



HAL
open science

Comment un ” conquérant du monde ” devint l’esclave d’une femme. L’historiographie de l’empereur moghol Jahāngīr (r. 1605-1627)

Corinne Lefèvre

► To cite this version:

Corinne Lefèvre. Comment un ” conquérant du monde ” devint l’esclave d’une femme. L’historiographie de l’empereur moghol Jahāngīr (r. 1605-1627). S. Benoist; A. Daguët-Gagey; C. Hoët-Van Cauwenberghe; S. Lefebvre. Mémoires partagées, mémoires disputées: écriture et réécriture de l’histoire, CRUHL (Centre Régional Universitaire Lorrain d’Histoire), p. 93-118, 2010, 978-2-85730-044-1. hal-00706240

HAL Id: hal-00706240

<https://hal.science/hal-00706240>

Submitted on 4 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CENTRE RÉGIONAL UNIVERSITAIRE LORRAIN D'HISTOIRE
SITE DE METZ

39

MÉMOIRES PARTAGÉES, MÉMOIRES DISPUTÉES :
ÉCRITURE ET RÉÉCRITURE DE L'HISTOIRE

volume édité par
Stéphane BENOIST
Anne DAGUET-GAGEY
Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE
et Sabine LEFEBVRE

Metz
2009

7

Comment un « conquérant du monde »
devint l'esclave d'une femme.
L'historiographie de l'empereur moghol
Jahāngīr (r. 1605-1627)

Corinne LEFÈVRE

Un très jeune garçon, flasque de vin en main, titube sous les effets de l'alcool : à ses côtés, plusieurs femmes s'égaient nonchalamment sur la fameuse balance de justice moghole transformée pour l'occasion en escarpolette. Telle est la première image du prince Salīm, fils aîné de l'empereur Akbar (r. 1556-1605) et futur Jahāngīr (r. 1605-1627), que donne à voir le célèbre film *Mughal-e-Azam* (*Le Grand Moghol*) réalisé en 1960 par K. Asif. Face à l'impérialisme précoce de son héritier qui augurait bien mal de l'avenir de l'Hindoustan, la réaction d'Akbar ne se fit pas attendre : après avoir rappelé à Salīm que le symbole de la justice moghole n'était pas destiné à servir de jouet à un prince capricieux, l'empereur l'envoya loin de la cour faire son apprentissage militaire. Ce n'est qu'après quatorze années passées sur les champs de bataille que Salīm – désormais un guerrier accompli mais dont l'âme était restée celle d'un homme sensible – fut finalement autorisé à regagner la cour. C'est donc un prince tout à la fois aguerrri et romantique qui, peu après son retour auprès de son père, tomba éperdument amoureux d'une jeune esclave surnommée Anarkali, « fleur de grenadier », en raison de la fraîcheur de sa beauté. Dès ses débuts, cette passion partagée mais politiquement incorrecte provoqua la colère et l'opposition d'Akbar qui voyait dans cette liaison une disgrâce pour l'empire. Le monarque fit donc jeter Anarkali en prison et une longue lutte entre le père et le fils s'engagea alors. L'histoire d'amour se transformant en véritable affaire d'État. Les termes du débat – le devoir royal face à l'amour – sont parfaitement résumés dans le dialogue qui se déroula entre Dujān, fidèle compagnon du prince, et celui-ci. Cherchant à le convaincre de renoncer à Anarkali, Dujān lui dit ainsi :

Un père qui avait projeté que son fils ferait tomber les couronnes des têtes des grands rois, un empereur qui croyait que son fils s'emparerait de vastes royaumes, c'est ce même père, l'empereur, qui a vu son héritier s'incliner devant la beauté d'une esclave. Prince, les grands projets de Sa Majesté ont été fondroyés. Trébuchant sous le choc, il sent le trône moghol s'ébranler sous lui.

Salīm refusa cependant de se soumettre à la raison d'État invoquée par Dujān, condamnant au contraire le comportement de son père et sa conception inhumaine de la royauté : « Sa Majesté gouverne comme s'il était Dieu. Il veut contrôler le cœur de chacun [...]. Si elle [Anarkali] meurt ainsi [en prison], alors l'Hindoustan n'existera plus. L'Hindoustan deviendra le vaste tombeau de la dynastie moghole. » Tel ne fut finalement pas le cas, cependant : face aux protestations de l'armée et de la noblesse, Akbar décida d'épargner son fils et bien qu'il ait officiellement donné l'ordre de faire emmurer Anarkali, cette dernière eut en réalité la vie sauve, après avoir promis à l'empereur que son existence resterait à jamais un secret. Une fois le rideau tombé, c'est à l'incarnation du sous-continent – qui avait déjà ouvert le spectacle par une louange de la tolérance religieuse d'Akbar – qu'il revint de prononcer le mot de la fin : « Akbar épargna Anarkali. Aux yeux du monde, il porte les stigmates de la cruauté et de la tyrannie. Je suis la mémoire de la justice de cet empereur dont le monde se souvient comme du Grand Moghol ! »

Mughal-e-Azam est sans aucun doute l'adaptation cinématographique la plus célèbre de la pièce de théâtre *Anarkali*, composée en ourdou par Sayyad Imtiaz Ali Taj en 1922. Portée à l'écran dès 1928, la tragédie amoureuse de Salīm et d'Anarkali s'inspirait en réalité d'une ancienne légende dont on peut trouver la trace chez quelques voyageurs anglais présents en Inde au début des années 1600 mais qui ne figure étrangement dans aucune des chroniques mogholes des XVII^e-XVIII^e siècles. La version rapportée par William Finch est cependant quelque peu différente de l'histoire narrée par le dramaturge : selon lui, Anarkali aurait en effet été l'une des épouses d'Akbar et la mère du prince Dāmīyāl et c'est pour s'être livrée à l'adultère avec son beau-fils qu'elle aurait été condamnée à être emmurée vivante. À son avènement et en hommage à son amour de jeunesse, Jahāngīr aurait fait bâtir une somptueuse tombe à l'endroit du supplice². À Lahore se trouve d'ailleurs aujourd'hui encore un mausolée que la population considère effectivement comme la tombe d'Anarkali.

¹ A. Khan et alii, *The Immortal Dialogue of K. Asif's Mughal-e-Azam*, trad. angl. par S. Akhtar et N. M. Kabir, Delhi, 2007, citations p. 130-132 et 216.

² W. Foster (éd.), *Early Travels in India, 1583-1619*, Delhi, 1999 [1921] (= *Early Travels*), p. 166 et 330.

Quelle que soit la réalité historique de cette romance, la pièce de théâtre qui lui fut consacrée aussi bien que ses nombreuses adaptations au cinéma connurent un immense succès auprès du public indien, ce qui est particulièrement remarquable dans la mesure où ces œuvres proposent une image bien différente de celle qui est généralement accolée aux personnages d'Akbar et de Salīm/Jahāngir. On y assiste en effet à une quasi-inversion du stéréotype traditionnel opposant Akbar, le roi parfait et idéal, à Jahāngir, fils dégénéré et très piètre souverain. Dans les différentes versions d'*Anarkali*, Akbar est au contraire présenté comme un monarque autoritaire et mégalomane tandis que Salīm incarne en quelque sorte une souveraineté – certes future – à visage humain, un prince qui, comme ses sujets, ressent des émotions. Suivant une perspective similaire, il est très intéressant de noter l'existence de toute une série de films datant pour la plupart des années 1930 et dépeignant également Jahāngir sous un jour extrêmement positif : tous – qu'ils s'intitulent *Adl-e Jahāngir* (*La justice de Jahāngir*) ou encore *Pakār* (*L'appel*) – mettent en effet en scène l'équité exemplaire d'un monarque qui n'hésitait pas à sacrifier sa vie pour réparer une injustice subie par un de ses sujets.

Comme on l'a suggéré, ces vignettes populaires se situent aux antipodes de l'image plus savante communément retenue par les historiens (occidentaux et indiens), depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours. Comparé à un Akbar unanimement considéré comme le plus grand conquérant de la dynastie et comme le véritable père fondateur des institutions de l'empire, la sagesse reçue veut en effet que Jahāngir n'ait été (au mieux) qu'un pâle continuateur de son père dont le seul mérite fut de ne pas remettre en cause les mesures que celui-ci avait imposées. Au pire, c'est sous les traits d'un homme sous influence qu'il est décrit : influence des drogues (alcool et opium) et, surtout, ascendant politique de l'impératrice Nur-Jahān et de sa famille. Ainsi, et pour paraphraser le jugement sarcastique de William Foster, le monarque qui, à son avènement, s'était paré du titre de « jahāngir » – signifiant littéralement le « conquérant du monde » – n'aurait été en réalité que l'esclave soumis d'une femme³. Qu'elles soient issues de traditions mémorielles savantes ou plus populaires, ces images qui collent aujourd'hui encore à la peau impériale de Jahāngir s'enracinent également dans des constructions historiographiques complexes et diverses, tant par leurs origines culturelles que par les motivations qui les ont sous-tendues. Ceci vaut particulièrement pour la légende grise du « conquérant du monde » qui

³ T. Roe, *The Embassy of Sir Thomas Roe to India, 1615-1619, as Narrated in his Journal and Correspondence*, W. Foster (éd.), 2 vol., Londres, 1899 (= *The Embassy*), vol. 1, p. XVI (introduction).

naquit de la confluence de deux courants historiographiques bien distincts – le premier fondé sur les témoignages des Occidentaux qui séjournèrent dans l'empire moghol au XVII^e siècle, le second s'incarnant dans la massive historiographie shāhjahānide qui se développa rapidement dans les années qui suivirent la mort de Jahāngir et l'accession au pouvoir de son fils et successeur Shāh Jahān (r. 1628-1658). C'est précisément la genèse de cette condamnation de la mémoire qu'on s'attachera à reconstituer ici⁴.

LE DIT DES EUROPÉENS AU XVII^e SIÈCLE OU COMMENT LE « JUSTO REY » DEVINT L'ESCLAVE D'UNE FEMME

Tandis que, durant le règne d'Akbar, la présence européenne dans l'empire, et surtout à la cour, s'était largement limitée aux quelques missionnaires jésuites envoyés de Goa depuis les années 1580, celle-ci s'accrut et se diversifia de façon considérable durant le premier tiers du XVII^e siècle : cette période vit en effet non seulement l'implantation des compagnies de commerce anglaise et hollandaise au cœur du royaume mais aussi, essentiellement à partir des années 1620, la pénétration de nouveaux ordres missionnaires (Carmélites, Augustins et Franciscains). Tout comme celui d'Akbar, l'empire de Jahāngir continua par ailleurs d'attirer nombre d'aventuriers ou de voyageurs curieux et érudits. Ce développement de la présence européenne en Inde engendra, entre autres phénomènes, une véritable explosion des témoignages occidentaux concernant le royaume moghol. Ces récits formèrent toutefois un corpus extrêmement disparate tant en ce qui concerne l'identité et les objectifs affichés des auteurs que les formes littéraires représentées puisque s'y côtoient pêle-mêle lettres, journaux, traités et chroniques. Ces textes ayant par ailleurs été composés à différents moments de la domination jahāngiride, ils sont loin de former une tradition monolithique.

La lecture de l'ensemble de ce corpus permet ainsi de dégager trois temps principaux du règne de Jahāngir, chacun portant la marque de quelques textes de référence et chacun dominant à voir un portrait sen-

⁴ Étant donné le cadre restreint de cet article, il n'est malheureusement pas possible d'évoquer ici plus en détail la mémoire populaire de Jahāngir. Pour les premiers témoignages littéraires (première moitié du XVII^e siècle) en faisant état de façon conséquente, voir en particulier N. Mannucci, *Storia do Mogol India*, trad. angl. par W. Irvine, 4 vol., Delhi, 1981 [1907], et Khāfī Khān, *Muntakhab-ul-Ibbāb*, K. Ahmad (éd.), 3 vol., Onabrück, 1983 [1868-1874] (= *Muntakhab-ul-Ibbāb*).

siblement différent du souverain. Durant la première phase, qui correspond aux années 1605-1611 et qui est principalement documentée par les écrits du père jésuite Jerónimo Xavier et par la relation de l'Anglais William Hawkins, Jahāngīr apparaît comme un empereur à part entière qui se distingue surtout par son souci de justice et par la rigueur avec laquelle il supervise son application. Lors de la seconde époque, qui couvre les années 1611-1622, les récits de l'ambassadeur anglais Sir Thomas Roe et de son chapelain Edward Terry présentent l'image d'un souverain politiquement amoindri et dominé par les membres de son entourage. Durant la dernière phase du règne (1622-1627) enfin, les Hollandais Francisco Pelsaert et Joannes de Laet dépeignent une situation politique extrêmement dégradée et proche de la guerre civile : devenue un véritable despote gouvernant l'empire suivant ses seuls intérêts, l'impératrice Nur Jahān s'oppose farouchement au prince et rebelle Shah Jahān dans la lutte pour la succession déjà amorcée. Au cours de cette dernière période, la personnalité de Jahāngīr est définitivement privée de toute épaisseur politique et le nom du souverain n'est plus mentionné que sur le mode de la passivité.

Un mélange indigeste de justice et de cruauté (Jerónimo Xavier et William Hawkins)

Actifs à la cour depuis la première mission de 1580-1583, les jésuites – et plus particulièrement le père J. Xavier qui y séjourna entre 1595 et 1615 – furent, d'un point de vue occidental, les témoins uniques et privilégiés des premières années qui suivirent l'avènement du prince Salīm. Outre ses écrits à caractère strictement missionnaire⁵, J. Xavier composa une série de documents concernant la structure politique de l'empire moghol et son évolution. Parmi ceux-ci, les plus connus sont les lettres annuelles adressées au supérieur de la mission à Goa, missives qui furent partiellement reprises par Fernão Guerreiro dans sa *Relação* publiée au Portugal entre 1603 et 1611 et qui, par ce biais, connurent une certaine diffusion en Europe⁶. L'image de Jahāngīr qui ressort de ces lettres, en particulier de celles de 1606 et 1607, apparaît d'abord bien en

deçà de l'appréciation positive dont avait bénéficié son prédécesseur Akbar⁷. De fait, la personnalité politique du nouvel empereur y est décrite comme faisant alterner, de façon irrationnelle aux yeux du jésuite, justice et cruauté – la première étant évoquée à travers l'installation d'une chaîne de justice permettant à quiconque d'en appeler au souverain tandis que la seconde s'incarrait dans la sévère répression qui suivit la révolte du prince Khusrāu au printemps 1606⁸. Ce premier portrait du monarque se modifia cependant sensiblement dans les années suivantes, comme le montre la lecture d'un autre texte que J. Xavier composa en 1610, le *Trialado da Corte e Casa de Languir Pachá Rey dos Mogores*, lequel, à la différence des lettres annuelles, ne fut jamais publié⁹. Tandis que, dans ces dernières, la justice impériale était présentée (avec, certes, plus ou moins d'ironie) comme un des principaux marqueurs de l'identité politique de Jahāngīr, cette qualité disparaît complètement du *Trialado* au profit d'une série de descriptions soulignant l'orgueil et l'inaccessibilité du souverain qui l'amenèrent, suivant J. Xavier, à franchir la barrière séparant l'humain du divin. L'empereur apparaît en effet ici comme doublement inhumain : en son essence d'abord puisqu'il se présente à ses sujets comme appartenant à la sphère divine plutôt que terrestre et exige d'eux une vénération qui, pour le jésuite, n'est due qu'au Créateur ; inhumain ensuite dans son comportement envers ceux qui l'entourent puisqu'il les traite, à l'inverse de Dieu, sans aucune miséricorde. Plusieurs facteurs semblent avoir été à la source d'une telle stigmatisation. D'un point de vue structurel, on peut bien évidemment évoquer la condamnation traditionnelle attachée au pouvoir absolu des empereurs moghols et la réaction naturellement négative des missionnaires face à la divinisation croissante du monarque ; il est cependant important de souligner qu'aucune de ces deux critiques ne relève d'une spécificité jahāngīride définie par rapport

⁷ Pour une version résumée de ces deux lettres, voir F. Guerreiro, *Jahāngīr and the Jesuits*, trad. angl. par C. H. Payne, Delhi, 1997 [1930], p. 3-23 et 32-42.

⁸ Les dernières années du règne d'Akbar furent marquées par le conflit pour la succession qui opposa Jahāngīr à son fils aîné Khusrāu : voir M. Alam et S. Subrahmanyam, « Witnessing transition : Views on the end of the Akbari dispensation », dans K. N. Panikkar, T. J. Byres et U. Patnaik (éd.), *The Making of History : Essays Presented to Jagan Habib*, Londres, 2002, p. 104-140. L'avènement de Jahāngīr ne mit pas fin à la rivalité des deux hommes et, dans les mois suivants, le nouveau souverain prit une série de mesures visant à réduire définitivement Khusrāu à l'impuissance politique. Craignant pour sa vie, le prince entra alors en rébellion ouverte (6-26 avril 1606).

⁹ Il a récemment été « redécouvert » par l'historien Jorge Flores qui en a par ailleurs fourni une analyse détaillée : J. Flores, « Two Portuguese Visions of Jahāngīr's India : Jerónimo Xavier and Manuel Godinho de Ercédia », dans J. Flores et N. V. e Silva (éd.), *God and the Great Moghals*, Lisbonne, 2004, p. 44-67, part. p. 48-56.

⁵ À ce sujet, voir A. Camps, *Jerome Xavier S. J. and the Muslims of the Mogul Empire. Controversial works and missionary activity*, Schöneck-Beckenried, 1997.

⁶ S'il est vrai que l'ouvrage de Guerreiro semble être resté assez confidentiel, la traduction de certaines de ses parties en espagnol et le fait qu'il ait été largement utilisé par le père Pierre du Jarric pour la composition de son *Histoire des choses plus mémorables advenues tant ez Indes Orientales que autres pais de la découverte des Portugais* (1608-1614) donnent à penser que les informations qu'il contenait circulèrent au moins dans la péninsule Ibérique et en France.

à Akbar¹⁰. Suivant une perspective plus conjoncturelle, il est également possible de voir dans la dénonciation de la cruauté royale l'effet prolongé de la sanglante répression de la rébellion de Khusrāu.

Quasiment contemporain de l'œuvre de J. Xavier, le récit de W. Hawkins fut composé à l'issue des deux années qu'il passa à la cour moghole (avril 1609–novembre 1611) en tant que représentant de l'East India Company (EIC) qui l'avait chargé de négocier un certain nombre de privilèges commerciaux. Bien qu'il ait entretenu des relations assez cordiales avec Jahāngīr grâce à sa connaissance du turc, W. Hawkins souffrit cependant tout au long de son séjour du manque de prestige associé à sa qualité de simple représentant d'une compagnie de marchands mais aussi de l'hostilité permanente des Jésuites qui, en tant qu'agents des intérêts portugais à la cour, voyaient d'un mauvais œil l'arrivée des Anglais dans le commerce de l'Inde. C'est donc les mains vides qu'il reprit finalement le chemin de l'Angleterre ; il mourut cependant en route en 1613 avant d'avoir pu justifier son échec auprès des directeurs de l'EIC. Si W. Hawkins ne put défendre sa cause de vive voix, c'est à l'évidence avec cet objectif en tête qu'il rédigea la première partie du texte dont on dispose aujourd'hui. Celle-ci est en effet exclusivement consacrée au récit détaillé de sa mission, tandis que la seconde moitié de sa relation forme « un bref discours sur la puissance, la richesse, le gouvernement et quelques autres coutumes du Grand Moghol »¹¹. Premier témoignage connu d'un Anglais à la cour de Jahāngīr, ce généreux appendice brosse un portrait du monarque qui n'est somme toute guère éloigné de celui proposé par J. Xavier puisqu'on y retrouve le même mélange indigeste de justice et de cruauté qui indisposait déjà le Jésuite. Cependant, le « bref discours » contient également un certain nombre de notations qui constituent autant d'indices des changements qui commençaient à affecter la vision occidentale de Jahāngīr. Le premier signe de cette transition est la description par W. Hawkins de l'ivrognerie et de l'optionnisme de

¹⁰ En ce qui concerne le processus de divinisation de la personne impériale, on doit en effet rappeler que celui-ci fut initié dès l'époque d'Akbar : Jahāngīr poursuivit et perfectionna l'expérience, notamment dans ses expressions visuelles. On consultera à ce sujet J. F. Richards, « The Formulation of Imperial Authority under Akbar and Jahāngīr », dans J. F. Richards (éd.), *Kingship and Authority in South Asia*, Madison, 1978, p. 252-285 (= *The Formulation of Imperial Authority*).

¹¹ W. Foster (éd.), *Early Travels*, p. 70-121. À l'instar des textes composés par les agents de l'EIC durant cette période, le manuscrit du récit de William Hawkins fut d'abord conservé dans les archives de la Compagnie avant d'être publié pour la première fois par Samuel Purchas dans son monumental *Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrimes* (1625).

l'empereur¹². Celle-ci est particulièrement intéressante non seulement parce qu'elle constitue la première du genre – le thème était totalement absent des écrits jésuites – mais aussi parce qu'elle propose une structure et un contenu narratifs qui seront repris avec, certes, quelques variations par Sir Thomas Roe et Francisco Pelsaert. Surtout, W. Hawkins commence ainsi à ciseler une image du souverain qui est bien loin de celle du justicier implacable et cruel qui dominait jusqu'alors : le « conquérant du monde » apparaît ici comme un homme faible et incapable de résister à la tentation des drogues, des substances dont la consommation le plonge en outre dans un état de débilité qui, et c'est là un autre point important, le rend absolument dépendant de son entourage. Et, de fait, W. Hawkins évoque parallèlement l'entrée en scène de ceux qui, suivant les témoignages ultérieurs des Européens, sauraient bientôt profiter de la déficience royale pour prendre les rênes de l'empire : « À présent, un certain Gaihbēig [Ghiyās Beg ou 'Iimād-ud-daula] [...] a été nommé Vizir principal et sa fille [Nūr Jahān] a épousé le roi, devenant sa première reine ou maîtresse. Le fils de ce vizir [Āsaf Khān] [...] fut à cette époque élevé par le roi à de hautes dignités¹³. »

Nūr Jahān entre en scène (Sir Thomas Roe et Edward Terry)

Face à l'échec de W. Hawkins et au peu de considération dont jouirent les agents de l'EIC qui lui succédèrent à la cour, la Compagnie décida en 1614 d'envoyer un ambassadeur auprès de Jahāngīr, convaincue que seul un homme investi de cette dignité était susceptible d'imposer les marchands anglais comme un acteur de poids dans la rivalité qui les opposait aux Portugais et aux Hollandais. Le choix se porta sur Sir Th. Roe auquel on doit un rapport circonstancié de sa mission (1616-1618)¹⁴. Ce récit fut partiellement publié dès 1625 par Samuel Purchas au sein de son *Hakluytus Posthumus*, lequel comprenait également de larges extraits de la relation d'Ed. Terry – autre acteur de l'ambassade¹⁵.

¹² W. Foster (éd.), *Early Travels*, p. 116.

¹³ W. Foster (éd.), *Early Travels*, p. 94.

¹⁴ Parmi les nombreux ouvrages consacrés au personnage et à sa mission, on consultera de préférence C. P. Mitchell, *Sir Thomas Roe and the Mughal Empire*, Karachi, 2000, qui fournit par ailleurs une bibliographie détaillée.

¹⁵ Bien qu'ils aient connu des débuts éditoriaux similaires, les récits de Roe et de Terry eurent par la suite des destinées bien différentes. Tandis que le journal de l'ambassadeur s'imposa immédiatement en Europe comme le texte majeur sur l'Inde moghole, la relation du pasteur resta dans l'ombre jusqu'en 1655, date à laquelle Terry publia son *Voyage to East-India*. Pour ces deux textes, voir T. Roe, *The Embassy*, et E. Terry, *A Voyage to East-India Wherein Some Things are Taken Notice of in our Passage*

Pris ensemble, ces deux textes présentaient une condamnation en règle de l'empire jahāngīride, le décrivant comme une terre de l'arbitraire. Cependant, loin d'être la simple reproduction amplifiée de certains éléments présents dans les descriptions antérieures de l'Inde moghole (pouvoir absolu et cruauté du souverain, absence de propriété privée), cette stigmatisation répondait chez l'ambassadeur et son chapelain à une nécessité bien plus pragmatique. Bien qu'il ait été chargé de négocier un traité assurant à la Compagnie un accès illimité aux ports moghols ainsi que l'exemption des droits de douane pour ses marchandises, Th. Roe échoua en effet dans sa mission et ne parvint qu'à obtenir des édits autorisant les Anglais à commercer dans quelques villes de l'empire. À son retour à Londres en 1619, l'ambassadeur dur donc démentir au directoire de l'EIC que les maigres avantages qu'il avait attachés au Grand Moghol étaient tout ce qu'on pouvait espérer d'un tel régime. Pour ce faire, et comme l'a récemment démontré Sanjay Subrahmanyam, Th. Roe s'employa à convaincre ses patrons que l'État moghol ne constituait pas un interlocuteur fiable avec lequel on pouvait espérer négocier sur une base ferme¹⁶. À cet égard, le témoignage de Ed. Terry est particulièrement intéressant dans la mesure où il donne très clairement à voir le caractère téléologique et instrumental de la dénonciation du régime moghol commune aux deux textes :

Le Mogol accorde parfois, par ses édits ou lettres patentes, certaines faveurs à une ou plusieurs personnes, mais il contredit peu après ces dons par d'autres lettres, s'excusant de ce qu'il est un roi [...] absolu et ne doit donc être lié par aucune chose et que, s'il l'était, il serait un esclave et non plus un homme libre [...]. C'est pourquoi il ne peut y avoir de négociation sûre avec ce roi, qui s'engagera et se rétractera, promeura et se dédaira¹⁷.

À cette déficience structurelle de l'empire qui condamnait à l'avance toute possibilité de relations solides avec la Compagnie, Th. Roe ajouta un handicap d'ordre conjoncturel qui, selon lui, pesa également lourdement dans ses négociations à la cour et qui, dans la présente perspective, constitue un élément d'une importance cruciale : l'incapacité politique de Jahāngīr, dont le pouvoir apparaît, pour la première fois dans son récit, totalement confisqué par la « faction » formée par Nūr Jahān, son

Thither but Many More in our Abode There, Within that rich and most spacious Empire of the Great Mogul, Londres, 1777 [1655] (= A Voyage to East-India).

¹⁶ S. Subrahmanyam, « Frank Submissions : The Company and the Mughals between Sir Thomas Roe and Sir William Norris », dans H. Bowen et N. Rigby (éd.), *The Words of the East India Company*, Woodbridge, 2002, p. 69-96, part. p. 76-78.

¹⁷ E. Terry, *A Voyage to East-India*, p. 369-370.

père l'imād-ud-daula, son frère Āsaf Khān et le prince Khurram et futur Shāh Jahān – autant de personnages au sujet desquels quelques éclaircissements s'imposent à ce stade. Fille d'un émir persan qui avait trouvé à la cour d'Akbar le patronage que lui refusait la dynastie sàvide, Nūr Jahān épousa Jahāngīr en 1611 et s'imposa dans les années qui suivirent comme la femme favorite du souverain. Le mariage s'accompagna en outre de la promotion de plusieurs membres de la famille de la nouvelle impératrice, au premier rang desquels figuraient son père l'imād-ud-daula – *wazir* de l'empire de 1611 à sa mort en 1622 – et son frère Āsaf Khān¹⁸. En 1612 enfin, le mariage entre le prince Khurram et Ajumand Bānū Bigam, la fille d'Āsaf Khān, vint renforcer les liens déjà tissés entre la Maison impériale et la famille d'imād-ud-daula. Le fait que Th. Roe note en 1616 l'importance acquise par cette dernière n'a donc rien de surprenant et indique au contraire qu'il avait bien saisi, pour une part tout au moins, la nature des forces en présence. En revanche, lorsqu'il dénonce l'existence d'une faction et la présente comme une force agissant non seulement de façon coordonnée mais aussi indépendamment (voire au préjudice) de Jahāngīr, il est évident que l'ambassadeur joue la caricature à l'attention des directeurs de l'EIC. Comment en effet négocier avec un monarque qui, en fin de compte, n'a aucun pouvoir réel ? Également intéressante est l'explication que Th. Roe fournit de l'état d'incapacité politique dans lequel il maintient Jahāngīr tout au long de son récit : si le souverain est si facilement dominé par son entourage, c'est parce qu'il est lui-même l'esclave de ses passions – une idée illustrée par les très nombreux passages évoquant la dépendance de Jahāngīr à l'égard de l'alcool et l'impuissance dans laquelle ses excès le plongeaient¹⁹.

La volonté de justification de Th. Roe auprès de l'EIC eut à l'évidence d'importantes répercussions sur la façon dont le régime moghol et son représentant furent perçus par la suite en Europe. De fait, les récits de l'ambassadeur et de son chapelain ne donnèrent pas seulement naissance à un type de discours sur l'empire moghol marqué par son assimilation croissante au *topos* du despotisme oriental, mais effacèrent définitivement la première image occidentale de Jahāngīr – celle d'un souverain régnant sur son royaume d'une main de fer –, la remplaçant par celle d'un monarque dont l'incapacité politique n'avait d'égalé que sa passion pour les plaisirs de Bacchus.

¹⁸ Pour plus de détails à ce sujet, voir I. Habib, « The Family of Nur Jahan during Jahāngīr's Reign : A Political Study », *Medieval India – A Miscellany*, I, 1969, p. 74-95.

¹⁹ T. Roe, *The Embassy*, vol. 1, p. 119, 214, 256-258 ; vol. 2, p. 276, 282, 303, 362 et 382. Voir également E. Terry, *A Voyage to East-India*, p. 372 et 387-388.

Le coup de grâce (Francisco Pelsaert et Joannes De Laet)

Il est toutefois probable que cette nouvelle image de l'empereur ne serait pas imposée avec tant de force et de pérennité si elle n'avait pas été relayée par les récits des Occidentaux qui furent les témoins des dernières années du règne. Parmi ceux-ci, les plus importants sont sans aucun doute les textes composés par les employés de la Vereenigde Oostindische Compagnie (VOC), en particulier par Fr. Pelsaert, Facteur à Agra entre 1621 et 1627, il composa, outre un *Remonstrantie (Traité)* qui constituait une sorte d'étude de marché des territoires moghols²⁰, une *Kroniek* retraçant l'histoire de la dynastie depuis les années 1530 jusqu'à la mort de Jahāngir en 1627²¹. Ces deux textes, il est important de le souligner, formèrent en outre la base du plus célèbre *De Imperio Magni Mogolis* du géographe et naturaliste flamand J. De Laet²². Bien qu'on puisse reprocher au compilateur d'avoir donné une version appauvrie et parfois caricaturale de l'œuvre originale de Fr. Pelsaert, il n'en contribua pas moins à assurer une très large diffusion au témoignage de l'auteur : à l'inverse des textes produits par les agents de la VOC qui restèrent pour la plupart sous forme manuscrite jusqu'au ^{XX}e siècle, le *De Imperio Magni Mogolis* fut en effet publié à Anvers en 1631 et ne tarda pas à s'imposer comme la nouvelle référence européenne concernant l'Inde moghole tout comme l'avait été, quelques années auparavant, le *Hakluytus Posthumus* de S. Purchas. Pour revenir à l'œuvre de Fr. Pelsaert, il est d'abord important de noter à quel point le temps de son séjour à Agra pesa sur le temps de la *Kroniek* — en réalité pour moitié consacrée aux dernières années du règne de Jahāngir, une époque troublée dont le Hollandais fut assurément un témoin privilégié — mais aussi sur le traitement de la période ainsi privilégiée. Alors que l'évocation des règnes des empereurs précédents et des quinze premières années de celui de Jahāngir était basée, d'après l'auteur, sur la traduction d'une chronique d'un « historien indien », le récit des événements qui se produisirent durant sa résidence dans l'empire était quant à lui présenté comme le fruit d'observations personnelles. De fait, cette partie du texte est non seulement beaucoup plus détaillée, mais elle accorde aussi une plus large place aux rumeurs colportées, tant par les

²⁰ F. Pelsaert, *Remonstrantie*, trad. angl. par W. H. Moreland et P. Geijl, Cambridge, 1925 (= *Remonstrantie*).

²¹ F. Pelsaert, *A Contemporary Dutch Chronicle of Mughal India*, trad. angl. par B. Narain, Calcutta, 1957 (= *A Contemporary Dutch Chronicle*).

²² J. De Laet, *De Imperio Magni Mogolis*, trad. angl. par J. S. Hoyland, Delhi, 1975 [1928].

membres de l'élite urbaine que Fr. Pelsaert fréquentait assidûment que par les scribes employés par le comptoir²³.

C'est essentiellement à l'aune de ce contexte que doit être compris le rôle prééminent que le Hollandais accorde à Nur Jahān qui s'impose sous sa plume comme le véritable souverain de l'empire²⁴, tandis que Jahāngir n'apparaît plus que comme un être dévot, infantilisé et dépossédé de toute autorité. Fr. Pelsaert insiste particulièrement sur les conséquences politiques désastreuses liées à la domination de l'impératrice et, de ce point de vue, il n'est pas inutile de préciser sa vision des relations entre Nur Jahān et le prince Khurram. Contrairement à Th. Roe, le facteur hollandais ne considère nullement Shah Jahan comme un membre de la faction présidée par l'impératrice. En outre, et bien qu'il mentionne à plusieurs reprises les liens qui continuèrent à unir Āsaf Khān et le prince après son entrée en rébellion en 1622, c'est paradoxalement en ce dernier que Fr. Pelsaert voit « Khurasanis » de s'emparer du pouvoir²⁵. Enfin, il est intéressant de noter qu'à l'inverse de la masse des chroniqueurs shāhjahānides (voir *infra*), il ne présente en aucune façon la révolte de Shah Jahān comme une réaction face à l'influence de Nur Jahān. Si l'impératrice est donc, dans une certaine mesure, exonérée de toute responsabilité concernant les troubles engendrés par l'insurrection princière, ses propres ambitions politiques sont en revanche décrites comme un puissant facteur de déstabilisation pour l'empire. Deux raisons principales peuvent être avancées pour expliquer l'acharnement du chroniqueur hollandais à l'égard de l'impératrice et, plus généralement, le rôle central qu'il lui accorde tout au long de son texte. Comme cela a été récemment suggéré, il est probable, d'une part, que Fr. Pelsaert ait vu dans le pouvoir acquis par Nur Jahān une des images les mieux à même de communiquer à son lectorat la faiblesse qui, selon lui, était intrinsèquement attachée à la structure politique de l'empire. Ainsi, tandis que le *Remonstrantie* se livre pour les directeurs de la VOC à une attaque en

²³ S. Subrahmanyam, *Explorations in Connected Histories*, 2 vol., Delhi, 2005 (= *Explorations*), vol. 2, p. 171-172.

²⁴ Pour une analyse parallèle et contemporaine, voir également P. Della Valle, *The Travels of Pietro Della Valle in India from the Old English Translation of 1664* by G. Havers, Delhi, 1991, p. 48-59.

²⁵ En 1621, la maladie prolongée qui manqua d'emporter Jahāngir marqua le début du conflit pour la succession, auquel doit être rattachée la rébellion de Shah Jahān qui se poursuivit jusqu'en 1627. Pour un récit de ses principales étapes, voir M. D. Faruqi, *Princes and Power in the Mughal Empire, 1569-1657*, Ph.D., Université de Duke, 2002 (= *Princes and Power*), p. 221-269.

régle du despotisme moghol²⁶, la *Kroniek* s'attachait quant à elle à mettre en avant les « événements » du règne de Jahāngīr (incapacité du monarque, toute-puissance des femmes, conflits intradynastiques) qui trahissaient le plus clairement la fragilité constitutive du royaume auprès d'un public plus érudite et plus enclin à décrypter la nature d'un État à travers le récit de son histoire²⁷. On doit d'autre part se garder de sous-estimer le fait que Fr. Pelsaert achève son œuvre dans les semaines qui suivent la mort de Jahāngīr en octobre 1627, une période durant laquelle trois princes s'affrontèrent pour la succession au trône : Khurram/Shah Jahān et Shahriyār – tous deux fils de Jahāngīr et dont le second avait épousé la fille que Nur Jahān avait eue d'un premier mariage – et Dāwar Bakīsh (ou Buīlaq), fils du prince Khusrāu. Cet élément apparaît d'autant plus important à la lecture des pronostics auxquels le Hollandais se livre dans les dernières pages de sa chronique. Pour lui, il ne faisait en effet guère de doute que c'était Shahriyār – c'est-à-dire Nur Jahān – qui finirait par l'emporter. Et, dans cette perspective, il était naturellement de son devoir de chroniqueur de fournir le plus d'informations possible concernant celle qu'il considérait comme la future dirigeante de l'empire.

Pour conclure cette analyse des témoignages européens contemporains du règne de Jahāngīr, il convient de souligner que l'image du souverain comme un être privé de toute dimension (et *a fortiori* de toute autorité) politique fut principalement ciselée par Sir Th. Roe et Fr. Pelsaert. Or, comme on l'a signalé à plusieurs reprises, leurs textes furent précisément ceux qui, par l'intermédiaire des compilateurs S. Purchas et J. De Laet, connurent la plus large diffusion en Europe. En tout état de cause et en matière d'historiographie jahāngīride, le journal de l'ambassadeur anglais et la chronique du facteur hollandais doivent donc être considérés comme les deux textes hégémoniques qui, plus que tout autre, contribuèrent à la piètre réputation du monarque auprès des cercles occidentaux dans les siècles suivants.

LE « CONQUÉRANT DU MONDE » À L'AVÈNE DES CHRONIQUES INDO-PERSANES

Si l'on se tourne à présent vers la tradition moghole, force est de constater que Jahāngīr n'y est guère mieux traité et, de ce point de vue, il

²⁶ Voir F. Pelsaert, *Remonstancie*, p. 54-59, pour une stigmatisation de l'administration moghole dans laquelle se retrouve la dénonciation désormais traditionnelle de l'absence de lois et de la propriété privée.

²⁷ S. Subrahmanyam, *Explorations*, vol. 2, p. 173-174.

convient de garder à l'esprit une particularité importante de l'historiographie de son règne. Lorsqu'il décida d'en composer lui-même le récit sous forme de Mémoires (le *Jahāngīr Nāma* ou *Livre de Jahāngīr*)²⁸ – et ce à une époque où la tradition des chroniques impériales avait été solidement établie par son prédécesseur Akbar –, Jahāngīr verrouilla dans une large mesure sa propre historiographie. De fait, les Mémoires constituent la seule « chronique » officielle dont on dispose à ce jour²⁹. Or, il s'agit là d'un texte dont l'appréhension est loin d'être aisée : à côté de la consignation des principaux événements du règne, il contient en effet de nombreux passages moins conventionnels où l'on peut voir le monarque se livrer à d'étranges expériences scientifiques, s'abîmer dans la contemplation d'une fleur ou encore confesser avec une franchise calculée son penchant immodéré pour l'alcool et l'opium³⁰. Face à ce texte majeur, certes, mais aussi profondément solitaire et dérivant par son ambiguïté, se dressa rapidement une importante historiographie shāhjahānide qui, tant par son abondance que par les représentations du règne de Jahāngīr qu'elle proposait, contribua non seulement à marginaliser les Mémoires au sein de la production historique moghole mais ternit aussi durablement l'image du « conquérant du monde » en tant qu'homme politique.

Chroniques du règne de Jahāngīr composées à bref intervalle dans les trois années qui suivirent sa mort, l'*Iqbal Nāma-i-Jahāngīr*³¹ et le *Mā'āsir-i-Jahāngīr*³² sont l'œuvre de Mu'tamad Khān et de Kāmgar Hūsainī – deux dignitaires moghols qui, il faut le souligner, ne faisaient pas partie du cercle des intimes du nouvel empereur Shāh Jahān à son avènement en 1628 et qui, par ailleurs, n'avaient pas soutenu le prince dans sa rébellion contre son père (1622-1627). Bien qu'il ne s'agisse pas d'œuvres de commande et qu'on ignore si elles furent jamais présentées à Shāh

²⁸ *Jahāngīr, Jahāngīr Nāma*, trad. angl. par W. M. Thackston, Washington-New York, 1999.

²⁹ Il existe certes de nombreuses autres chroniques composées durant le règne de Jahāngīr, mais aucune d'entre elles ne s'attache à retracer les événements majeurs de la période suivant une perspective impériale.

³⁰ Sur ce texte, voir C. Lefèvre, « Recovering a Missing Voice from Mughal India : The Imperial Discourse of Jahāngīr (r. 1605-1627) in his Memoirs », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 50, 2007, 4, p. 452-489.

³¹ On désigne généralement par ce terme le troisième volume de l'*Iqbal Nāma*, les deux premiers étant respectivement consacrés aux ancêtres d'Akbar et au récit du règne de cet empereur. Mu'tamad Khān, *Iqbal Nāma-i-Jahāngīr*, M. Abdullah et A. Ali (éd.), Osnabrück, 1982 [1865] (= *Iqbal Nāma*).

³² Kāmgar Hūsainī, *Mā'āsir-i-Jahāngīr*, A. Alavi (éd.), Bombay, 1978 (= *Mā'āsir*). Achévé en 1630, le *Mā'āsir-i-Jahāngīr* fut vraisemblablement composé quelque temps après l'*Iqbal Nāma-i-Jahāngīr* dont il reprend plusieurs passages.

Jahān, il est probable que ces chroniques ont été rédigées dans le but de procurer à leurs auteurs l'indispensable faveur royale – une entreprise qui fut d'ailleurs couronnée de succès si l'on en juge par la brillante carrière qu'ils firent par la suite³³. Dans cette perspective, il n'est guère étonnant qu'ils aient choisi d'adopter le canevas narratif le mieux à même de promouvoir la figure du prince Khurram/Shāh Jahān et d'effacer l'image de rebelle qui lui était encore associée. Comme on va le voir à présent, cet objectif ne put cependant être atteint qu'en sacrifiant la réputation politique de Jahāngīr.

Concernant la structure générale et le contenu factuel des deux chroniques, on doit d'abord noter l'importance de leur dette à l'égard des Mémoires : construites suivant un schéma annalistique similaire, elles ne s'en distinguaient guère dans leur récit des événements situés entre l'accession au trône et l'entrée en rébellion de Khurram, sinon par leur caractère résumé et la suppression des passages les moins conventionnels du texte-source. De fait, leur principale « plus-value » résidait dans la présentation des deux périodes cruciales non couvertes par les Mémoires : le principat de Salīm/Jahāngīr et les trois dernières années du règne (1624-1627). Significativement, c'est également dans ces deux parties qu'apparaissent successivement les images les plus noires et les plus fades de la personnalité de Jahāngīr.

Au fil de son évocation de la période du principat et, surtout, des trois dernières années du règne d'Akbar (1602-1605) durant lesquelles Salīm/Jahāngīr entra en conflit ouvert avec son père, Kāmgar Husainī présente à ses lecteurs le portrait particulièrement cru d'un prince ivrogne et toxicomane que les drogues poussent à d'intolérables excès de cruauté à l'égard de son entourage³⁴. Cette image est d'autant plus intéressante qu'elle n'apparaît nulle part dans les sources jésuites qui, comme on l'a vu plus haut, ne se privèrent pourtant pas de critiquer la sévérité avec laquelle Jahāngīr réprima plus tard la rébellion de son propre fils Khusrāu³⁵. Dans ces conditions, il est tentant de voir dans ce portrait un cycle narratif élaboré après la mort de Jahāngīr à partir de certaines caractéristiques (re)connues de la personnalité du souverain (penchant pour l'alcool et l'opium, humeur lunatique). Cette hypothèse apparaît d'autant plus crédible dès lors qu'on prend en compte le souci

³³ Pour plus de détails à ce sujet, voir les notices biographiques les concernant dans Shah Nawaz Khan, *Mad'āsir-ih-umamāt*, trad. angl. par H. Beveridge et B. Prasad, 2 vol., Calcutta, 1911-1952, vol. 1, p. 576-577, vol. 2, p. 344-347.

³⁴ Kāmgar Husainī, *Mad'āsir*, p. 42-43.

³⁵ Plus généralement, son absence des récits des voyageurs occidentaux qui, comme William Hawkins accordèrent une place importante aux thèmes de l'alcoolisme et de la cruauté jahāngirides est particulièrement étonnante.

de légitimation shāhjahānide présent chez Kāmgar Husainī : en dressant un tableau noir de la rébellion de Salīm/Jahāngīr, l'auteur visait en effet probablement à établir un terme de comparaison négatif auprès duquel la révolte de Khurram/Shāh Jahān ne pourrait qu'apparaître sous un jour plus favorable. De ce point de vue, l'objectif du *Mad'āsir-i Jahāngīr* était cependant particulièrement ambitieux : l'insurrection de Shāh Jahān fut en effet bien plus violente que ne l'avait été celle de son père et, pendant les cinq années qu'elle dura, le prince ne cessa d'affronter militairement les troupes de Jahāngīr – une limite que ce dernier n'avait lui-même jamais franchie.

C'est d'ailleurs par un tout autre biais que Kāmgar Husainī et Mu'tamad Khān réussirent finalement à justifier la rébellion de Shāh Jahān. Ainsi, et pour reprendre les termes de l'historien S. Nurul Hasan :

Les historiens du règne de Shah Jahan furent confrontés à un dilemme politique. S'ils justifiaient la rébellion de Shah Jahan, ils apporteraient leur soutien à une dangereuse théorie politique [...] ; si, en revanche, ils condamnaient cette rébellion, cela serait perçu comme une insulte à la dignité impériale. C'est pourquoi la rébellion fut présentée, non comme une révolte contre Jahangir, mais comme un acte de loyauté à son égard [desanté à] le libérer de l'influence indésirable et égoïste de Nur Jahan³⁶.

Bien que cette interprétation ait été suggérée dès la fin des années 1950, force est de constater qu'elle ne trouva que peu d'échos dans les études contemporaines et postérieures – un point sur lequel on aura l'occasion de revenir par la suite. Elle revêt cependant une importance considérable pour qui veut comprendre l'ensemble des processus historiographiques qui contribuèrent à la formation de la légende grise de Jahāngīr. En faisant de Nūr Jahān une harpie à l'ambition démesurée et dévastatrice, Mu'tamad Khān et Kāmgar Husainī lui accordèrent en effet un rôle politique de premier plan et reléguèrent simultanément Jahāngīr au rang de simple figurant. Dans l'*Iqbal Nama-i Jahāngīr* tout comme dans le *Mad'āsir-i Jahāngīr*, cette distorsion s'articula par ailleurs habilement autour de deux moments-clé : le mariage de Nūr Jahān et de Jahāngīr en 1611, et l'entrée en rébellion de Shāh Jahān en 1622.

Tandis que le premier événement n'était même pas mentionné dans le *Jahāngīr Nāma*, il fournit aux deux chroniqueurs shāhjahānides une première occasion d'évoquer les origines, la romance et, surtout, l'irrésistible ascension de l'impératrice et de sa famille – une évolution qui, selon Mu'tamad Khān, aboutit à la situation suivante :

³⁶ S. Nurul Hasan, « The Theory of Nur Jahan Junta – A Critical Examination », *Proceedings of the Indian History Congress, 21st Session, 1959*, p. 324-335 (citation p. 327).

À part le fait que la *khayla* [proné] n'était pas lue en son nom, elle possédait tous les attributs du sultanat et de la souveraineté. Elle siégeait parfois au *jihamka* [Balcon] où tous venaient accomplir le *karnish* [forme de salut] devant elle et prendre ses ordres. La monnaie fut frappée à son nom [...]. Le monogramme royal apposé sur les *farrans* [édits] portait également son nom [...]. Peu à peu, les choses en arrivèrent au point où, mis à part son titre, il ne restait plus rien à l'empereur. Il aimait à répéter [la chose suivante] : « j'ai confié le soin [des affaires] du sultanat à Nur Jahan Bigam, et je n'ai moi-même besoin de rien sinon d'un *ser* de vin et d'un demi *ser* de viande »³⁷.

Pour autant, Mu'tamad Khān semble avoir considéré que le pouvoir et l'influence acquis par l'impératrice s'exerçaient encore à ce stade de façon bénéfique, au contraire de Kāmgār Husaini qui conclut sa première évocation de Nur Jāhān par un véritable portrait-charge³⁸. Quelle que soit la sévérité du jugement initial porté par les chroniqueurs à l'encontre de Nur Jāhān, force est de constater que l'impératrice disparaît ensuite quasi complètement de leur récit, et ce jusqu'au début des années 1620. Bien qu'elle puisse d'abord paraître étrange, cette absence s'explique parfaitement dès lors qu'on se rappelle le rôle assigné à l'épouse de Jāhāngīr : incarner le mal que la révolte de Shāh Jāhān chercha à extirper du royaume. Dans cette perspective, l'évocation du mariage peut être considérée comme une sorte d'avertissement au lecteur servant tout à la fois à amorcer et à rendre plus convaincante la démonstration générale. Il était par conséquent inutile de s'attarder sur l'influence malaisante que l'impératrice était censée avoir exercé tout au long des années 1610 – une influence dont les deux chroniqueurs auraient d'ailleurs été bien en peine de fournir de nouveaux exemples.

C'est donc logiquement à la veille de l'entrée en rébellion de Khurram/Shāh Jāhān que Nur Jāhān s'impose à nouveau sur le devant de la scène de l'*Iqbal Nāma* et du *Mā'asir-i Jahāngīrī*, le message des deux chroniques se faisant alors tout à fait explicite. Si Shāh Jāhān choisit finalement de se révolter ouvertement en 1622, c'est avant tout parce que l'emprise de l'impératrice sur son père dépassait désormais les limites du tolérable. Convaincu que l'humilité et la patience dont il pourrait faire preuve ne seraient à présent d'aucun secours face à l'hostilité de Nur Jāhān, il abandonna toute idée de réconciliation et se résolut à embrasser l'ultime voie de la rébellion : ce faisant, il entendait bien évidemment lutter contre l'influence pernicieuse de la Bigam mais aussi, et surtout, défendre ses droits de « prince héritier » mis à mal par

³⁷ Mu'tamad Khān, *Iqbal Nāma*, p. 57. Le *ser* était une unité de poids correspondant à neuf kilogrammes.

³⁸ Kāmgār Husaini, *Mā'asir*, p. 144.

la récente montée en puissance du prince Shahriyār, le candidat de l'impératrice. En d'autres termes, il s'agissait là d'un acte de légitime défense parfaitement justifié³⁹. Si la partialité des deux chroniques à l'égard de Shāh Jāhān est donc tout à fait évidente, on doit par ailleurs se garder de sous-estimer ses effets sur l'image politique de Jāhāngīr : en faisant de la rébellion princière une lutte contre Nur Jāhān, les deux historiens exclurent en effet définitivement l'empereur des événements qui marquèrent les dernières années de son règne. C'est peut-être dans l'évocation de la mort du monarque que ce phénomène de relégation se trouve le plus fortement exprimé. Contrairement à ce à quoi on aurait pu légitimement s'attendre dans une chronique consacrée à son règne, l'événement est en effet expédié en quelques lignes et ne donne lieu à aucun éloge funèbre : c'est comme si, d'une certaine façon, Jāhāngīr était déjà mort depuis longtemps aux yeux des deux historiens.

Composés au commencement du règne de Shāh Jāhān, l'*Iqbal Nāma-i Jahāngīrī* et le *Mā'asir-i Jahāngīrī* furent les premières histoires mogholes à présenter un récit ininterrompu des années 1622-1627 tout en proposant une habile et opportune justification de la longue rébellion de Shāh Jāhān. Elles furent par conséquent largement utilisées par celles des très nombreuses chroniques officielles shāhjahānides qui incluaient un récit détaillé de la période du principat⁴⁰. C'est notamment le cas du *Bādshāh Nāma* de Mirzā Amīn Qazwīnī qui, durant les deux années (1636-1638) où il détiint la charge d'historien officiel, rédigea une chronique de la première décennie du règne accompagnée d'une longue préface retraçant la vie de Khurram avant son accession au trône : dans cette dernière, Nur Jāhān apparaissait encore une fois comme la principale responsable des troubles qui marquèrent la fin du règne de Jāhāngīr⁴¹. Cette même interprétation se retrouve également dans le '*Amal-i Sāliḥ* de Muḥammad Sāliḥ Kambū Lāhaurī, une histoire non-officielle dont la majeure partie fut achevée en 1659-1660, mais qui fut apparemment révisée jusqu'en 1670-1671⁴². Pour conclure cette brève analyse des histoires de Shāh Jāhān, il convient encore de noter que le peu de crédit accordé aux capacités politiques de Jāhāngīr se percevait aussi, bien que plus indirectement, chez les chroniqueurs shāhjahānides qui n'évoquaient

³⁹ Mu'tamad Khān, *Iqbal Nāma*, p. 196-199 et Kāmgār Husaini, *Mā'asir*, p. 350-361.

⁴⁰ Pour une présentation synthétique de l'historiographie shāhjahānide, voir 'Ināyat Khān, *Shāh Jahān Nāma*, trad. angl. par A. R. Fuller, éd. rév. par W. E. Begley et Z. A. Desai, Delhi, 1990, p. xv-xxix (introduction).

⁴¹ B. P. Saksena, *History of Shah Jahān of Delhi*, Alhābad, 1968 [1932], p. iv.

⁴² Kambū Lāhaurī, *Amal-i Sāliḥ*, éd. rév. par W. Quraishi, 3 vol., Lahore, 1967-1972, vol. 1, p. 125, 128-129, 149 et 155.

pourtant que très rapidement les monarques et les événements ayant précédé le règne de leur patron. Ainsi 'Abd-ul-Ḥamid Lāhaurī prend-il soin de rattacher le jeune Khurram au prestigieux héritage de son grand-père Akbar plutôt qu'à celui de son père. Concernant le règne de Jahāngīr, le chroniqueur ne fournit qu'une sèche succession de dates qui s'achève significativement en ces termes :

L'empereur Jahāngīr mourut [...] le 28 octobre 1627 [...] Nūr Mahal [Nūr Jahān], qui avait été à l'origine d'une telle rébellion et d'une telle sédition qu'elle avait fait se révolter le monde, s'agrippa alors à la vaine idée de garder entre ses mains les rênes du pouvoir, de la même façon qu'elle les avait tenues durant le règne de Sa Majesté Jannat-Makani [Jahāngīr]⁴³.

La tradition ainsi inaugurée fut poursuivie avec, toutefois, quelques adaptations par la plupart de celles des chroniques du XVIII^e siècle qui s'attachaient à retracer l'ensemble de l'histoire de l'Inde musulmane, généralement depuis l'époque des conquêtes ghaznavides du XI^e siècle jusqu'au moment de la composition de l'ouvrage. Ces chroniques dites synoptiques mêlaient habilement histoire reçue et histoire vécue : tandis que les chapitres consacrés aux événements du passé constituaient dans une large mesure un résumé des grandes chroniques antérieures, le traitement des règnes les plus récents et de la période contemporaine était essentiellement fondé sur les observations personnelles de l'auteur ainsi que sur les informations qu'il avait pu recueillir auprès de témoins plus âgés. Bien qu'elles aient souvent été considérées comme inférieures aux grandes chroniques impériales de la première moitié du XVI^e siècle, ces histoires générales sont cependant particulièrement intéressantes dans la présente perspective. D'une part, parce que leur présentation du règne de Jahāngīr permet de se faire une idée de la façon dont le souverain était perçu par les élites du XVIII^e siècle — et, par conséquent, de définir l'évolution de son image dans l'historiographie indo-persane sur près d'un siècle ; d'autre part, parce que certaines de ces chroniques furent abondamment utilisées par les historiens de la période coloniale, pour lesquels elles constituaient une synthèse bien adaptée aux exigences de leurs propres histoires générales de l'Inde. De ce point de vue, le *Muntakhab-ul-lubāb* (vers 1732) de Khāfī Khān constitue un témoignage exceptionnel dans la mesure où son auteur choisit de consacrer près de cent cinquante pages au règne de Jahāngīr⁴⁴.

⁴³ Lahaūrī, *Badshah Nāma*, K. Ahmad et A. Rahim (éd.), 3 vol., Osnabrück, 1983 [1866-1872], vol. 1/1, p. 69-70.

⁴⁴ Khāfī Khān, *Muntakhab-ul-lubāb*, vol. 1, p. 244-394.

Essentiellement fondée sur les Mémoires de l'empereur, l'*Iqbal Nāma-i Jahāngīrī*, le *Ma'asir-i-Jahāngīrī* ainsi que sur le *Badshah Nāma* de Mirzā Amin Qazwīnī, la présentation du règne de Jahāngīr par Khāfī Khān apparaît lourdement influencée par les chroniques de la période shāhjahānide — une influence qui se perçoit tant dans la stigmatisation dont la rébellion de Salim fait l'objet que dans le rôle prédominant attribué à Nūr Jahān en matière politique. De fait, l'attention croissante accordée à l'impératrice dans les histoires de Jahāngīr constitue une des principales évolutions du traitement historiographique de son règne. Pour autant, le récit proposé par le *Muntakhab-ul-lubāb* contient également plusieurs éléments qui permettent d'affirmer que le souvenir qu'on conserverait de Jahāngīr vers 1730 différerait sensiblement de l'image construite près d'un siècle auparavant. Pour commencer, et bien qu'il condamne à plusieurs reprises la faiblesse dont l'empereur fit preuve à l'égard de son épouse favorite, l'auteur ne lui reconnaît pas moins un certain nombre de qualités politiques. On trouve ainsi nombre de passages mettant en valeur l'héritage politico-administratif légué par le monarque, notamment en matière de réglementation du comportement des gouverneurs provinciaux et de travaux d'utilité publique. Et s'il est vrai qu'une lecture plus fine fait apparaître le caractère instrumental de la louange — il s'agissait avant tout pour le chroniqueur de dénoncer l'état de misère auquel la tyrannie des officiers moghols avait, selon lui, réduit les campagnes au XVIII^e siècle —, il n'en demeure pas moins que Jahāngīr se rapproche ici de la figure du souverain idéal travaillant sans cesse au bien-être de ses sujets. Khāfī Khān rendit par ailleurs une certaine épaisseur à la personnalité du monarque en évoquant assez longuement les « choses extraordinaires » (*gharā'ib*) contenues dans ses Mémoires — historiettes qui, comme on l'a dit précédemment, avaient presque totalement disparu du récit du règne proposé par l'*Iqbal Nāma* et le *Ma'asir-i-Jahāngīr*.

Malgré les quelques rehauts apportés par le *Muntakhab-ul-lubāb*, force est de constater que l'image du souverain véhiculée par les chroniques indo-persanes, depuis les années 1630, continua dans l'ensemble de lui être défavorable : Jahāngīr restait avant tout l'homme dont la faiblesse fut si grande qu'elle permit à une femme de mettre l'empire à feu et à sang. Cette tradition proprement moghole joua par ailleurs un rôle capital dans l'historiographie postérieure du règne : bien qu'issue de motifs idéologiques radicalement différents de ceux qui avaient guidé les récits des voyageurs européens du XVII^e siècle, elle se combina en effet à ces témoignages pour alimenter le regard peu flatteur que la plupart des historiens de l'époque coloniale et postcoloniale portèrent par la suite sur Jahāngīr.

UNE CONFLUENCE ASSASSINE : DE L'HISTORIOGRAPHIE COLONIALE AUX ÉTUDES MODERNES

Avant d'évoquer les principaux auteurs britanniques qui produisirent une histoire du règne de Jahāngir, plusieurs remarques s'imposent concernant leur identité mais aussi le cadre et les objectifs dans lesquels s'inscrivaient leurs études. On doit noter, en premier lieu, que ces auteurs étaient également des acteurs de l'entreprise coloniale en Inde : ainsi, en écrivant l'histoire de l'empire moghol, s'agissait-il avant tout pour eux d'assister la Compagnie, puis la Couronne, dans l'administration et l'expansion des territoires nouvellement conquis. Il n'est donc guère surprenant que tous aient considéré le royaume comme une parfaite incarnation du despotisme oriental. Il faut néanmoins signaler que le jugement porté sur ce régime se transforma considérablement à mesure que la domination britannique s'affermirait : tandis que, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, l'empire était apparu aux premiers « colons » comme une forme éclairée de despotisme susceptible de fournir un modèle à leur administration naissante, il devint au contraire, à partir du milieu du XIX^e siècle, le symbole de tous les maux que le Raj avait heureusement éradiqués du sous-continent. Source d'inspiration ou de justification, l'histoire moghole fut dans tous les cas un formidable instrument au service des idéologues de l'époque coloniale — une instrumentalisation d'autant plus apparente que la dynastie était le plus souvent évoquée dans le cadre d'histoires générales qui formaient autant de reconstructions téléologiques du passé indien depuis l'« époque hindoue » jusqu'aux temps de la conquête britannique⁴⁵.

Dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, les ouvrages d'Alexander Dow et de Francis Gladwin, premiers administrateurs-historiens à livrer une relation circonstanciée du règne de Jahāngir, firent émerger deux modèles sensiblement différents pour l'écriture de cette histoire : d'une part, un modèle « populaire » qui, tout en faisant appel aux sources indo-persanes, n'hésitait pas à se faire l'écho des légendes formées autour du souverain et des figures majeures de son règne ; d'autre part, un modèle plus « scientifique » qui se voulait exclusivement inspiré du

⁴⁵ Il n'existe malheureusement à ce jour aucun ouvrage analysant de façon détaillée le traitement de la période moghole dans l'historiographie coloniale, même si J. S. Grewal, *Muslim Rule in India. The Assessment of British Historians*, Calcutta, 1970, permet de se faire une idée générale de la production britannique concernant l'Inde musulmane précoloniale. Sur les grandes tendances de l'historiographie coloniale, voir *inter alia* T. R. Metcalf, *Ideologies of the Raj*, Cambridge, 1995 (*New Cambridge History of India*, III/4).

récit des grandes chroniques mogholes du XVII^e siècle⁴⁶. Pour autant, ces deux *History of Hindostan* partageaient un socle commun qu'il est particulièrement important de souligner au vu de l'historiographie britannique postérieure. Ce socle s'articulait autour de deux idées-force : une croyance dans la supériorité des textes indo-persans sur les récits de voyage européens pour reconstituer l'histoire des Moghols⁴⁷ ; une vision globalement positive de la dynastie qui, dans le cas de Jahāngir, conduisit les deux auteurs à dresser du monarque un portrait qui n'était pas uniformément dépréciatif. Suivant les chroniqueurs shāhjahāndes sur lesquels s'appuyaient en grande partie leurs histoires, Dow et Gladwin continuèrent certes à le présenter comme un empereur sous influence, mais ils lui reconnurent toutefois un certain nombre de qualités politiques (sens aigu de la justice, travaux d'utilité publique).

Bien qu'elle ait incontestablement été en germe dans certaines histoires de l'Inde parues dans les premières décennies du XIX^e siècle comme l'*History of British India* de James Mill (1817) ou encore l'*History of India* de Mountstuart Elphinstone (1841), ce n'est cependant qu'à partir des années 1850 qu'on assista à une véritable rupture de ton concernant l'écriture et l'interprétation du passé moghol. C'est en effet en 1849 qu'Henry Miers Elliot fit paraître son *Bibliographical Index to the Historians of Mahomedan India*, première version de sa plus célèbre et monumentale *History of India as Told by its own Historians* publiée entre 1866 et 1877 par les soins de John Dowson. Les huit volumes de cette dernière constituaient en fait une compilation de traductions issues des grands textes arabo-persans narrants l'histoire de l'Inde musulmane, depuis le IX^e jusqu'au XIX^e siècle ; chaque texte était par ailleurs précédé d'une brève notice concernant l'auteur et l'histoire du texte en question. Bien que son œuvre ait été exclusivement consacrée aux chroniques indo-persanes, H. M. Elliot n'avait en réalité que le plus grand mépris pour cette tradition historiographique qu'il se refusait d'ailleurs à reconnaître comme telle. La publication de ces textes restait néanmoins indispensable à ses yeux pour « rendre nos sujets indigènes mieux à même d'apprécier les immenses avantages qui découlent de la vie sous

⁴⁶ A. Dow, *The History of Hindostan from the Death of Akbar to the complete settlement of the Empire under Aurungzebe*, Londres, 1772, p. 1-112 sur le règne de Jahāngir ; F. Gladwin, *The History of Hindostan during the reigns of Jehāngir, Shāhjahān and Aurungzebe*, Calcutta, 1788 (= *The History of Hindostan*). Contrairement à ce qu'indique son titre, l'ouvrage est entièrement consacré à Jahāngir.

⁴⁷ F. Gladwin évoque ainsi significativement le journal de Sir Thomas Roe comme une source de « grand amusement » pour son lecteur (F. Gladwin, *The History of Hindostan*, p. 36).

notre juste et doux gouvernement⁴⁸ ». En composant son *Index* et son *History*, il ne s'agissait donc pas tant pour Elliot de rendre accessible au plus grand nombre les sources de l'histoire de l'Inde précoloniale que de les utiliser pour dresser le portrait le plus noir possible de la période de domination musulmane⁴⁹. Concernant plus particulièrement la dynastie moghole, H. M. Elliot n'eut de cesse de mettre fin au prestige dont elle bénéficiait encore en dénigrant systématiquement son œuvre politique : celle-ci n'avait en vérité que bien peu de valeur comparée aux innombrables bienfaits apportés par la domination britannique. C'est dans ce contexte que les quelques réalisations et qualités qui étaient encore attribuées à Jahāngir disparurent définitivement des histoires coloniales de son règne.

Plus généralement, il paraît difficile de sous-estimer l'impact qu'eut la publication d'une œuvre telle que celle de H. M. Elliot sur l'écriture de l'histoire moghole durant la période coloniale : déjà accueillie avec faveur en 1849, son influence s'accrut encore au lendemain de la révolte des Cipayes de 1857 à laquelle avait participé le dernier empereur moghol Bahādur Shah (1775-1862). De fait, dans l'écrasante majorité des histoires britanniques composées entre le milieu du XIX^e siècle et l'accession à l'indépendance en 1947, la relative bienveillance dont la dynastie avait jusqu'alors bénéficié céda la place au mépris, voire à une franche hostilité, en même temps que les sources indo-persanes étaient écartées au profit des récits de voyageurs européens désormais complètement réhabilités. De ce point de vue, Jahāngir constituait une proie idéale : privé de ses dernières qualités politiques par H. M. Elliot, il en vint bientôt à incarner une bonne partie des stéréotypes que les Britanniques se faisaient un devoir de dénoncer concernant la domination musulmane, et ce d'autant plus facilement qu'on disposait à son sujet d'abondants et disgracieux témoignages occidentaux. Le jugement porté par Elliot influença particulièrement la façon dont Jahāngir fut présenté dans les histoires générales de l'Inde publiées par les deux grandes universités d'Oxford et de Cambridge entre 1919 et la fin des années 1920. Outre la portion congrue accordée à son règne, le monarque y apparaissait en effet sous le plus sombre⁵⁰ : sa

⁴⁸ H. M. Elliot et J. Dowson (éd.), *The History of India as Told by its Own Historians*, 8 vol., Delhi, 2001 [1866-1877], citation vol. 1, p. xxii.

⁴⁹ Pour une analyse d'ensemble du personnage d'Elliot et de son œuvre, voir T. Wāhi, « Henry Myers Elliot – A Reappraisal », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 3rd Series, 1, 1990, p. 64-90.

⁵⁰ Il est en effet le souverain de la « grande période moghole » (1556-1707) qui reçut le plus bref traitement, Akbar et Aurangzeb (r. 1658-1707) étant les deux mieux lots. Voir V. A. Smith, *The Oxford History of India from the Earliest Times to the end of 1911*,

cruauté, son ivrognerie, son opiomanie, l'insignifiance des rares réformes qu'il avait engagées et, plus globalement, son incapacité à gouverner – toujours illustrée par l'immense pouvoir que Nūr Jahān avait réussi à acquérir – étaient tour à tour dénoncés. En bref, et pour reprendre les termes de l'*Oxford History of India*, Jahāngir était désormais devenu « un tyrique despotique⁵¹ ».

Puisant tout à la fois aux sources indo-persanes et occidentales, l'image coloniale d'un Jahāngir politiquement incompetent connut par la suite une remarquable pérennité. Publiée en 1922 à Allahabad, l'*History of Jahāngir* de Beni Prasad fut la première monographie consacrée au souverain ainsi que la première histoire « nationaliste » de son règne. Face aux ouvrages des XVIII^e et XIX^e siècles, elle représentait certes une avancée incontestable en proposant un récit détaillé et cohérent de la vie et de la carrière du souverain. Pour autant, elle restait largement tributaire de la vision élaborée par les Britanniques, et ce à plusieurs titres. En premier lieu, il est évident qu'Akbar continuait de représenter pour Prasad – et pour l'historiographie nationaliste en général – le plus grand monarque de la dynastie, celui qui avait donné à l'empire ses institutions et qui avait instauré l'harmonie entre les diverses communautés religieuses : face à ce père fondateur, Jahāngir ne pouvait avoir d'autre mérite que de préserver pieusement son héritage. D'autre part, Prasad reprit à son compte la plupart des *topoi* associés au monarque par les historiens coloniaux et, s'il en atténua certains (la cruauté), il contribua indubitablement à renforcer celui de l'empereur faible et sous influence en donnant une forme quasi institutionnelle au pouvoir exercé par son entourage. C'est en effet dans son *History* qu'apparut pour la première fois la thèse de la « junte de Nūr Jahān » qui voulait que l'impératrice, son père l'imād-ud-daula, son frère Āsaf Khān et le prince Khurram/Shah Jahān aient formé, de 1611 à 1620/1622, un groupe de pression solidaire et dirigeant effectivement l'ensemble des affaires de l'État. Après 1620/1622, affirmait encore Prasad, Nūr Jahān concentra la totalité du pouvoir entre ses mains et son ambition finit par faire sombrer le royaume dans le chaos le plus total⁵².

Essentiellement fondée sur les récits des voyageurs occidentaux – en particulier sur le journal de Sir Th. Roe qui, comme on l'a vu, avait été le premier à mentionner l'existence d'une faction et à lui attribuer un rôle prédominant dans le gouvernement de l'empire, cette théorie

Oxford, 1919 (= *The Oxford History of India*), part. p. 375-390 ; R. Burn (éd.), *The Cambridge History of India*, IV, *The Mughal Period*, Cambridge, 1939 [1927], p. 156-182.

⁵¹ V. Smith, *The Oxford History of India*, p. 388.

⁵² B. Prasad, *History of Jahāngir*, Londres, 1922, p. 187-197 et 319-330.

connut un succès immédiat et s'imposa bientôt comme incontournable pour tous les récits du règne. De fait, il fallut attendre 1959 et la publication de l'article déjà cité de S. Nurul Hasan pour que la thèse de Prasad soit pour la première fois remise en question. Se fondant sur une lecture critique des chroniques contemporaines du règne ou légèrement postérieures, l'historien aboutit à une double conclusion qui invalidait les deux aspects essentiels de la théorie de la junte : Nur Jahān ne joua aucun rôle politique indépendant entre 1611 et 1620, et le pouvoir qu'elle acquit effectivement à partir de cette date s'exerça uniquement en fonction des intérêts impériaux.

Même si l'étude de S. Nurul Hasan redonna une certaine épaisseur politique à la figure de Jahāngir, elle n'en continuait pas moins de plaquer Nur Jahān et sa famille au centre de ses préoccupations. Ceci vaut également pour l'historiographie postérieure du règne. En témoigne la multiplicité des articles et des ouvrages consacrés à ce thème qui parurent entre les années 1960 et les années 2000⁵³ ; face à cette avalanche de travaux, Jahāngir en tant que souverain n'a fait l'objet d'aucune monographie sérieuse depuis 1922. De ce point de vue, le silence de l'« école d'Aligarh » – aujourd'hui encore dominante dans le champ de l'histoire de l'Inde musulmane précoloniale – est particulièrement remarquable et rappelle à quel point l'extrême importance accordée aux règnes d'Ākbar et d'Aurangzeb fut préjudiciable à l'étude de la première moitié du XVII^e siècle. Le tableau n'est pas, pour autant, complètement noir. Depuis une trentaine d'années, plusieurs études ont mis en lumière certains traits de la personnalité politique de Jahāngir et les évolutions de l'idéologie moghole qui marquèrent son règne⁵⁴ ; parallèlement un certain nombre d'historiens de l'art se sont attachés à décrypter les stratégies visuelles qu'il élaborait pour promouvoir l'*imperium* moghol⁵⁵. Plus

⁵³ La liste est impressionnante et on se contentera ici de citer quelques exemples : M. Shujauddin et R. Shujauddin, *The Life and Times of Nur Jahan*, Lahore, 1975 ; C. Pant, *Nur Jahan and her Family*, Allahabad, 1978 ; E. B. Findly, *Nur Jahan : Empress of Mughal India*, Delhi, 2001 [1993]. La figure de Nur Jahān a également fait l'objet de très nombreux romans historiques, les plus récents d'entre eux étant ceux de I. Sundaresan, *The twentieth wife*, New York, 2002, et *The Feast of Roses*, New York, 2003.

⁵⁴ J. E. Richards, *The Formulation of Imperial Authority* ; S. S. Alvi, « Religion and State during the Reign of the Mughal Emperor Jahāngir (1605-1627) », *South Asianica*, 19, 1989, p. 95-119 ; M. D. Faruqi, *Princes and Power*, p. 50-269.

⁵⁵ Parmi les contributions les plus récentes, voir G. A. Bailey, « The Indian Conquest of Catholic Art : The Mughals, the Jesuits and Imperial Mural Painting », *Art Journal*, 57, 1998, 1, p. 24-30 ; E. Koch, *Mughal Art and Imperial Ideology*, Collected Essays, Delhi, 2001 ; H. Franke, *Ākbar und Gāliāngir. Untersuchungen zur politischen und religiösen Legitimation in Text und Bild*, Schenefeld, 2005.

généralement, et comme j'en ai fait ailleurs la démonstration⁵⁶, le réexamen de l'ensemble des discours impériaux produits par ou sur ordre de Jahāngir montre que l'image du panin débile manipulé par une femme sans scrupule est on ne peut plus éloignée de la personnalité d'un souverain qui, s'il ne fut pas un grand conquérant, mûrit en tout cas une profonde réflexion sur le pouvoir et la charge qui lui avaient été dévolus, et s'employa à la diffuser suivant un art consommé de la communication. Après avoir mis au jour les mécanismes de « *damnatio* » qui affectèrent la mémoire de Jahāngir, c'est donc à coup sûr à un travail de « *restitutio memoriae* » que l'historien de cet inhabituel conquérant du monde doit s'atteler.

⁵⁶ C. Lefèvre, *Pouvoir et flâtes dans l'empire moghol de Jahāngir (r. 1605-1627)*, thèse de l'EHÉSS sous la direction de S. Subrahmanyam, Paris, 2005, à paraître aux Indes Savantes.